



QUAND LE MORT SE LÈVE ET SE MET À PARLER

Prédication narrative commentée sur la « Résurrection du fils de la veuve de Naïm » (Luc 7,11-17)

Par Peter Geißbühler, Rockville (MD, États-Unis)

Un membre de notre comité actuellement en stage pastoral à Washington nous propose, en prolongement pratique de l'étude de J. Goldingay, une méditation sous forme de jeu scénique à plusieurs voix, qui pourra renouveler le déroulement d'un culte centré sur la mort ou la résurrection du Christ, voire sur l'espérance qui nous est donnée face à la mort (Pâques, Toussaint, ou autre circonstance). Mais le lecteur averti des questions herméneutiques pourra tirer un deuxième profit de ce texte en étudiant en fin d'article les notes complémentaires, à l'abord plus difficile, qui l'invitent à réfléchir sur les enjeux de l'interprétation d'un récit de résurrection.

* *
*

Ce document propose une prédication narrative et méditative. L'auditoire auquel j'ai pensé m'adresser est une paroisse urbaine, les membres étant pour la grande majorité des personnes « bien placées » dans la société. Il peut s'avérer commode de lire la mise en scène dans son entier pour ensuite se référer aux notes qui expliquent, fondent et problématisent le texte.

— *Protagonistes : soit une seule personne qui jouera deux rôles¹, soit quatre personnes : A : le pasteur ; B :*

¹ Les rôles C et D pouvant être réduits à A et B.



une femme vêtue à l'orientale ; C : un speaker qui présente les nouvelles à la télévision se trouvant au fond de l'auditoire (on peut s'imaginer la télé ou bricoler le cadre d'une télé avec du carton) ; D : un protagoniste se trouvant parmi les auditeurs.

— Cadre : On veillera à une liturgie dense qui ne s'étende pas dans le temps ; il n'y aura pas de lecture biblique avant la prédication ; un postlude musical prolongera la mise en scène².

A : J'ai été mis sur la piste de cet incident étrange par une annonce dans le journal hébreu qui s'appelle *Jerusalem Post*, journal dont on connaît l'obéissance gouvernementale. J'étais bien installé dans mon fauteuil, je venais de déjeuner. Écoutez cette annonce qui date du 25 mai³.

*Prendre un journal dans les mains et lire le faire-part de décès deux fois, méditatif.*⁴

Après une longue et difficile maladie,
mon fils aimé Jean-Pierre est mort à l'âge de 23 ans.
Douloureusement vôtre :
Salomé Isaac.

A : *Uniquement lors de la seconde lecture* : Tiens, la femme signe en son propre nom, le jeune homme n'a-t-il donc plus son père ?

² Si l'on suppose l'auditoire tout à fait inaccoutumé au genre proposé par ce jeu scénique, on peut donner l'avertissement suivant tout au début du culte : « Je vous invite aujourd'hui à vivre un événement dont vous avez peut-être déjà fait l'expérience. Pour ce faire j'utiliserai des procédés littéraires. Vous comprendrez bien qu'il s'agit d'une fiction qui souvent ne respectera pas les limites du temps : présent, passé, futur. Ne vous y attardez pas, la solution de l'énigme interviendra en fin de parcours. »

³ Les imprécisions temporelles sont conscientes : elles maintiennent l'auditeur dans l'ambiguïté du rapport qu'il a avec l'histoire qui va suivre et par là peuvent stimuler son intérêt et sa réflexion critique (sic ! nous y reviendrons).

⁴ Si possible prendre un *Jerusalem Post* qui peut s'acheter dans n'importe quel centre de presse internationale.



Le cortège funèbre partira de la
synagogue de Naïm mardi prochain à 11 heures

A : Trois secondes de compassion ont suivi ma lecture, puis j'ai tourné la page ; à vrai dire, je ne lis les faire-part de décès que pour me rassurer d'être bien vivant. J'ai posé le journal. J'ai rempli mon verre de bière pour la seconde fois et, saisissant ma revue préférée, j'ai poursuivi ma lecture...

(Tout à coup, la porte de ma chambre s'est ouverte avec fracas ; elle était pourtant bien fermée. Une femme habillée en orientale me regardait, les yeux débordant de larmes. Soudain, elle s'est écrié :)⁵

B intervient, se tenant à côté de la chaire, avec un gémissement qui fera frémir l'auditoire⁶.

B : Je crie le jour et pendant la nuit devant toi⁷ !

⁵ Ce paragraphe n'est dit que si une seule personne joue la mise en scène. L'imprécision spatio-temporelle est maintenue : l'auditeur ne sait pas où situer la venue de cette femme. Sur le plan psychologique, j'ai, par le surgissement de cette femme provenant d'un temps qui n'est pas le nôtre, tenté de créer un événement comparable à celui de la résurrection du fils de la veuve de Naïm. En effet, l'annonce d'une résurrection dérange et bouleverse notre monde qui est méthodologiquement agnostique par rapport à Dieu (on ne connaît pas d'événement analogue à la résurrection ; voir les trois analogies de l'expérience chez E. Kant : la permanence de la substance, le principe de causalité et le principe de réaction réciproque universelle entre toutes les substances à chaque moment du temps). Voir le complément aux notes de bas de page.

⁶ S'il n'y a pas de second acteur disponible, le prédicateur pivotera de 120° lorsque le protagoniste change, et fera une coupure vocale et gestuelle nette.

⁷ Il s'agit du Psaume 88, adapté et réécrit dans un vocabulaire contemporain. Ce psaume est un des rares, voire le seul qui ne présente aucune lueur d'espérance. Il s'agit probablement de la plainte d'un homme souffrant de la peste. En Israël, la peste était synonyme de l'isolement par rapport à la société. Le thème de l'isolement trouve aujourd'hui sa correspondance dans la solitude que crée l'angoisse devant l'absurde (voir J.-P. Sartre et son *Huis-clos*). En



Tends l'oreille à mon cri !
Oui, j'en ai plus qu'assez, des malheurs,
et je suis à deux doigts de la mort.

A : Mais, qui êtes-vous Madame ? Je vous en prie...

B : Je suis comptée parmi ceux qui descendent dans la fosse⁸, Je suis comme une femme qui n'a plus de force,

A : *(Et puis, sans avertissement, l'intuition s'impose ; regarder le journal)*

...Il doit s'agir de Salomé Isaac,
la mère qui vient de perdre son fils.

B : Je suis étendue parmi les morts, semblable à ceux qui sont transpercés et couchés dans un tombeau. Tu ne tiens plus aucun compte d'eux et tu ne fais plus rien pour eux.

A : Mais Madame, en quoi ai-je donc pu vous oublier, je ne vous connais même pas... *(pause)*

Étrange... elle ne me répond pas... elle lève les yeux vers le plafond, son regard devient transcendant...
S'adresserait-elle à son Dieu ?

écoutant ce psaume, l'auditeur pourra librement greffer son angoisse existentielle devant la mort, la culpabilité et l'absurde sur les plaintes de la femme vêtue à l'orientale.

Je suis conscient de réinterpréter le Psaume 88 à la lumière du message que je veux proclamer, et que la situation décrite n'est pas exactement analogue. Toutefois, la référence à l'AT est motivée par le texte lucanien lui-même : les thèmes de la visite de Dieu (*epeskepsato ho theos ton laon autou*) et celui du prophète *megas* (7,16) sont vétéro-testamentaires (*episkeptomai* : l'intervention de Dieu aux temps messianiques et son référent hébraïque *pqd* : l'intervention active de Dieu pour le salut ou pour la punition). L'auteur actualise ainsi le passé par le temps messianique (cf. Luc 1-2 et les références constantes à l'AT).

⁸ La veuve de Naïm est maintenant sans ressources ; c'est pourquoi la mort de son fils est également une menace de mort pour elle.



la boîte à outils

B : Tu m'as jetée au fond du gouffre, dans l'obscurité
profonde de la mort.
Ta fureur s'est abattue sur moi,
en vagues dont tu m'accables.
Tu as éloigné de moi ceux que je connais,
tu m'as rendue pour eux un objet de dégoût ;
Je suis enfermé dans mon malheur, impossible d'en sortir,
Mes yeux s'éteignent de souffrance ;
Chaque jour, je t'appelle au secours, ô Dieu !⁹
J'étends vers toi les mains.
*Est-ce pour les morts que tu feras un miracle ?
Les défunts se lèveront-ils pour te célébrer ?*¹⁰
Redira-t-on ta bienveillance dans le tombeau,
ta fidélité dans l'abîme de perdition ?
Tes miracles sont-ils connus dans la nuit totale,
et ta loyauté au pays de l'oubli ?
Moi, je t'appelle au secours, Éternel,
dès le matin je t'expose ma demande :
*pourquoi, Dieu, me repousses-tu ?
pourquoi te caches-tu ? (bis)*

*Silence, si possible tenir dix secondes*¹¹.

⁹ Par la mention de Dieu j'introduis ici le premier repère théologique sûr. J'ai toutefois remplacé le nom *Yahvé* par l'appellation plus commune *Dieu* pour permettre une identification avec le personnage B qui ne soit pas encore spécifiquement juive ou chrétienne (dans ce souci, j'ai ôté la mention de l'Éternel de Ps 88,1). En fait, c'est l'angoisse devant le néant qui a servi de point d'identification. Cf. J. Goldingay qui mentionne l'identification comme manière d'engager les lecteurs dans le récit (J. Goldingay, « Prêcher sur les histoires de l'Écriture », pp. 53-64 de ce numéro de la revue *Hokhma*).

¹⁰ C'est la question à laquelle pourra répondre la péricope de Luc 7,11-17.

¹¹ J'interromps ici le Psaume 88. En fait, les versets du psaume qui suivent répètent l'accusation contre Dieu et le sarcasme. Cette interruption de la lecture au centre d'un psaume chiasique, c'est-à-dire d'un psaume dont l'intention littéraire se révèle en son centre, peut être une manière adéquate de transposer « le mode sémitique de penser » dans notre culture. L'auditeur reçoit la pointe du texte en conclusion, lieu traditionnel chez nous pour situer la communication de l'essentiel.



L'orientale disparaît après être restée immobile pendant 5 secondes.

A : Madame... madame, y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous... ?

Mes yeux ont tenté de repérer la femme orientale, mais en vain, elle avait disparu ; pourtant, je n'avais pas rêvé, la porte était bien ouverte, quelques larmes mouillaient encore le sol.

Troublé : Je ne savais que dire ni penser... mes yeux parcoururent la revue, mécaniquement, les lettres imprimées me servant de points de repère pour ne pas être complètement envahi par le surgissement de mes émotions. Qui était cette femme ? D'où venait-elle ? Comment avait-elle disparu ? Quelle rapport avait cette apparition avec le faire part de décès que je venais de lire ? La plainte de cette femme vêtue à l'orientale semblait bien correspondre à la situation d'une veuve, le faire-part de décès dans le journal ne l'avait-il pas suggéré ?

Après cet événement extraordinaire, j'eus le réflexe de me changer les idées. J'allumai la télévision, il était l'heure des nouvelles.

*Appuyer sur le bouton d'une télécommande.
Personnage C, du fond de l'auditoire :¹²*

C : Résurrection ou guérison miraculeuse

On attend avec impatience le rapport du procureur¹³.

Ruben Adams du ministère public de Nazareth donnera une explication officielle sur la mort d'un jeune homme qui serait revenu à la vie le jour de son enterrement.

¹² Faute d'autres acteurs, le prédicateur lira lui-même l'annonce dans le journal.

¹³ Pour l'article suivant, j'ai repris avec quelques modifications Stuart Jackman, *Geheimakte Davidson, zusammengestellt im Auftrag des Hohenpriesters Kaiphas*, (Moers, Brendow, 1983), dossier n° 12. Cet ouvrage très utile pour la narration des cinq premiers livres du Nouveau Testament existe également en anglais : Stuart Jackman, *The Davidson File* (London, Curtis Brown Limited).



Jean-Pierre Isaac de Naïn est mort le 24 de ce mois dans l'hôpital municipal de Naïn. L'acte de décès est établi par le médecin en chef, le Dr Lévi Zachar. Quant à la cause de la mort, le diagnostic indique une leucémie.

Jeudi dernier, au matin, le cortège funèbre, se dirigeant vers le cimetière communal, a été arrêté par un jeune homme. Il s'agissait de Jésus, le jeune prophète révolutionnaire de Nazareth dont on dit qu'il posséderait des pouvoirs miraculeux. Malgré les protestations des rabbins et du cortège scandalisés, Jésus se serait approché de la bière, l'aurait touchée et aurait ordonné au mort de se lever. Il l'aurait ramené à la vie et rendu à sa mère.

Hier, le rabbin Amos Aaron a donné les précisions suivantes à notre reporter : « L'affaire est vraiment étrange. Sans doute le jeune homme se trouvait-il dans un coma profond ; il n'aurait pas dû être emmené à l'enterrement. Nous sommes reconnaissants que cette erreur fatale ait pu être découverte à temps ».

Le Dr Lévi Zachar de l'hôpital municipal a énergiquement nié cette affirmation. Il est absolument certain qu'il n'y a pu avoir d'erreur de la part de l'hôpital. « Nous procédons, dit-il, selon une méthode précise et sûre pour diagnostiquer la mort du patient. Dans ce cas tous les tests indiquaient qu'il ne s'agissait pas d'un coma. »

Notre reporter a visité Madame Isaac et son fils dans le jardin de leur maison. Voici ce que Madame Isaac a répondu : « Bien sûr que Jean-Pierre était mort. Cela est absolument certain ». Répondant à la question sur la manière dont Jésus de Nazareth aurait, selon elle, pu rendre la vie à Jean-Pierre, elle dit : « Je n'en sais rien. Pour cela, il faut vous adresser à Jésus lui-même ». Mais Jésus, comme d'habitude, ne pouvait être joint.

Le fait que Jean-Pierre Isaac est vivant semble être la seule chose certaine dans cette affaire mystérieuse. Ne s'agit-il que d'une guérison extraordinaire ? Ou s'agit-il réellement de la résurrection d'un mort ? C'est le ministère public qui devra répondre à cette question¹⁴.

¹⁴ Après le choc de l'altérité d'un événement révélateur (le surgissement de l'orientale), j'évoque donc l'altérité inhérente à l'histoire. Sans que cet article de journal puisse conclure sur une



Silence. Puis méditatif¹⁵.

A : Est-ce possible ? Suis-je en train de perdre la raison ? Je lis, dans ce journal même qui date certes de deux jours (*le montrer*), le faire part de décès d'une personne dont j'ignorais l'existence, puis je rencontre cette femme au teint bronzé. Était-ce bien la mère du défunt, une mère qui vivait le drame de la mort de son fils ?

En tous cas, cette femme se trouvait vraiment dans une situation extrême. Dans son sarcasme « Est-ce pour les morts que tu feras un miracle ? », elle semblait régler les comptes avec son Dieu : « Redira-t-on ta bienveillance dans le tombeau ? » Cette femme ne connaît sans doute plus rien que la mort qui l'entoure.

Quel chemin elle a dû parcourir pour en arriver là... En supposant que le reportage que je viens de voir à la télé se réfère bien à la mort de Jean-Pierre Isaac, sans doute le fils de Salomé Isaac, il faudrait comprendre que le jeune défunt était atteint de leucémie.

Quel choc pour Salomé Isaac, lorsqu'on lui a communiqué les résultats de l'analyse. Quelle stupeur en apprenant la nouvelle. « Mais ce n'est pas vrai ! Pas mon fils ! Pourquoi donc mon fils ? »... Oui, je me souviens, lorsqu'elle se tenait devant moi, sa main élevée s'est transformée en poing : « Tu es reponsable... Mais tu es impuissant face à la mort. » Puis, le poing s'est effondré sous les plis de son corps. La malheureuse est tombée dans la dépression : « Mon œil s'éteint

« preuve » quelconque selon les critères contemporains de l'histoire, il dérange néanmoins l'interprétation trop unilatéralement « événementielle » : la résurrection n'est pas seulement comprise comme l'altérité de la révélation qui rend universelle la signification de la croix (R. Bultmann), mais elle place l'auditeur devant l'altérité de l'histoire et/ou du texte. C'est là le double-impact de la narration. L'auditeur peut alors être pris dans un mouvement *dialectique entre l'altérité existentielle et l'altérité historique*. A posteriori, ce mouvement pourra être repéré dans l'histoire des interprétations qu'a suscitées la narration de la résurrection du fils de la veuve de Nain... (davantage de détails sur cette herméneutique chez J. Moltmann, *Jésus, le Messie de Dieu*, Cerf, Paris, 1993, l'avant-propos, surtout les pp. 8 et 9).

¹⁵ On évitera de prendre le ton pastoral. La continuité du personnage A doit être maintenue.



dans la souffrance ». Ensuite, n'a-t-elle pas tenté de marchander avec son Dieu ? Comment pourrait-il tolérer une telle mort tout en prévoyant le déchirement que cela lui coûterait ? Si Dieu était plein d'amour et tout-puissant il ne l'aurait pas permis...¹⁶

A prolonge silencieusement cette réflexion en faisant, de temps à autre, bouger ses lèvres. On sent sa conclusion : Dieu n'est donc pas plein d'amour et n'est donc pas tout-puissant. Arrivé à ce point, A se ressaisit, prend une gorgée de bière et se tourne vers la télévision imaginaire :

Je viens d'entendre que la femme que j'ai rencontrée, il y a maintenant quelques minutes, marche dans le cortège funèbre. A-t-elle dû accepter la sombre réalité de la mort de son fils ? Plus rien n'interviendra, on va l'enterrer. Dans sa souffrance profonde, tout chemin d'espérance est barré, il ne reste plus que le désespoir¹⁷.

Changer de ton (A devient narrateur) : il s'agit du basculement crucial¹⁸.

A : Au sein de cette réalité où tout s'effondre dans l'angoisse nue et dans l'absurde, quelqu'un semble avoir

¹⁶ Ce paragraphe invite l'auditeur à s'identifier au personnage B. Qui ne connaîtrait pas, de loin ou de près, le parcours du deuil ? Le deuil à son tour peut faire référence à la problématique de la mort et de la théodicée. Face à ces questions, la veuve de Nain, l'auteur du Psaume 88 et l'homme contemporain se rejoignent dans leurs horizons herméneutiques.

¹⁷ J'ai suivi les étapes du parcours du deuil esquissé par E. Kübler-Ross : 1. Choc ; 2. Dénî ; 3. Colère ; 4. Dépression ; 5. Marchandage ; 6. Acceptation ; 7. Détente (point que je n'ai pas appliqué). Si j'ai suivi ce parcours selon une linéarité qui ne correspond pas toujours à la pratique, c'est dans l'intention de structurer le parcours du deuil. L'intention théologique de ce jalonnement est bien d'accompagner l'auditeur sur la voie de la croix.

¹⁸ Basculement qui intervient aussi tardivement pour éviter que l'on puisse faire le détour habituel de la croix en la métamorphosant *a priori* en lieu du salut, ceci moyennant une lecture rétroactive de la croix à partir de la résurrection (voir notre note 25).



touché le cercueil. Quelqu'un a pris en charge le mouvement de la souffrance en l'interrompant.

Que fait ce personnage ? Il aurait rendu la vie au fils...

Comment cela ? Je ne connais point d'événement analogue... et pourtant les faits semblent l'emporter¹⁹.

Pause.

Intervient la lecture du texte biblique de Luc 7,11-17²⁰.

¹⁹ Une fois de plus, je confronte implicitement l'auditeur au problème de l'histoire et/ou du texte, lieu d'altérité et donc de résistance. Cette référence constante à l'altérité de l'histoire n'a pas de fonction apologétique (du style : laisser parler les « faits historiques »), mais elle poursuit deux buts : 1) Renforcer l'iconoclasme contre un monde méthodologiquement agnostique par rapport à tout événement non-analogique ; 2) Par le biais de 1), ouvrir de nouveaux horizons herméneutiques, des horizons qui ne concernent pas seulement l'homme croyant, mais aussi son monde. La révélation concerne donc à la fois la compréhension de soi et la compréhension du monde. Ici, ces horizons rejoignent sans doute ceux de l'auteur de Luc-Actes : pour ce dernier, la résurrection du Christ, dont notre péricope est un précurseur, et sa présence pneumatologique inaugurent réellement le Royaume sur terre, et par là ouvrent l'horizon des interprétations possibles. Dans cette perspective, j'invite l'auditeur à se projeter dans le texte, ne serait-ce – qui sait ? – que pour en recevoir davantage... et, au risque d'être pris dans le mouvement de la narration elle-même, voir ses projections bouleversées. Cf. le dernier paragraphe de J. Goldingay « La focalisation sur les personnages » où l'auteur souligne bien qu'il n'existe pas d'écoute « une-fois-pour-toutes » d'une narration. La tâche du prédicateur est d'ouvrir l'auditeur aux ressources inhérentes aux différents actants (J. Goldingay, « Prêcher sur les histoires de l'Écriture », pp. 63s de ce numéro de la revue *Hokhma*).

²⁰ Après avoir longuement posé la question (de l'angoisse devant la mort et l'absurde) et après avoir préparé les structures d'écoute par l'actualisation immédiate du texte, je fais donc lire le texte de Luc 7,11-17. Cette lecture devrait résumer la question et éventuellement récupérer la situation dans laquelle l'auditeur s'est déjà reconnu, lors du parcours précédent. Ceci en lui offrant une réponse : tout le vécu/savoir antérieur pourra maintenant se greffer librement – et surtout existentiellement – sur le texte biblique tout en étant structuré et orienté par ce dernier.

Mon plan interprétatif du texte lucanien qui structure la mise en scène est le suivant (il s'agit d'un plan thématique) :



C : Jésus se rend ensuite dans une ville appelée Naïn ; ses disciples et une grande foule l'accompagnent²¹. Au moment où il approche de la porte de la ville, on mène un mort au cimetière : c'est le fils unique d'une femme qui est veuve. Un grand nombre d'habitants de la ville se trouvent avec elle.

Quand le Seigneur la voit, il est rempli de pitié pour elle et lui dit :

D : parmi les paroissiens : Ne pleure pas !

C : Puis il s'avance et touche la bière ; les porteurs s'arrêtent.

D : Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi !

C : Le mort se dresse et se met à parler. Jésus le rend à sa mère.

Tous sont saisis de crainte ; ils louent Dieu en disant :

A : Un grand prophète est apparu parmi nous !
Dieu est venu secourir son peuple !

A Cadre narratif (v. 11)

B La question : le scandale de la mort et de ses conséquences (v. 12)

C L'absence de langage, conséquence de la mort (v. 13)

D La réponse : la résurrection du fils (v. 14)

C' La présence de la parole, conséquence de la vie (v. 15)

B' Interprétation de l'ensemble « question-réponse » (v. 16)

A' Cadre narratif (v. 17)

Sur le plan formel, j'ai nommé la résurrection « la réponse » à la question fondamentale de la mort et de ses conséquences, la pauvreté et la misère. En effet, dans la période vétéro-testamentaire, l'espérance en la résurrection n'existait pratiquement pas (voir H. W. Wolff, *Anthropologie des Alten Testaments* Munich, 1984, Kaiser pp. 150ss.) Sur le plan social, il faut noter qu'en Israël, la veuve n'avait pas de réel soutien (cf. Lc 18,3 ; 24,2 et surtout Ac 6,1). Celui qui subissait la douleur de la mort d'un proche – ou celle de sa propre mort – se voyait souvent confronté au désespoir total, surtout s'il n'avait pas de descendance. Voir le complément aux notes de bas de page.

²¹ Le récit (tiré de la version en français courant) est transcrit au présent afin de l'actualiser.



C : Et dans toute la Judée et ses environs on apprend ce que Jésus a fait²².

Pause, puis méditatif, soigner les temps et le débit des paroles²³ :

A : Étrange, tous ceux qu'il appelle hors de la mort, il les appelle dans le monde.

Étrange, pour nous qui aimons dire : « Il repose en paix, il est parti dans un monde meilleur. Enfin il se repose du combat »,

Étrange pour nous qui nous tenons devant le mur de la mort...

²² Voir le complément aux notes de bas de page.

²³ Le glissement entre la narration et la méditation (qui a constamment fait partie de cette prédication) reprend une structure qui est inhérente à l'œuvre lucanienne elle-même : Je considère avec de nombreux exégètes les ch. 1-2 de Luc (divinité et humanité du Messie) et Actes 1,8 (la pentecôte) comme programme de la narration de l'œuvre lucanienne (voir par exemple Heinz Schürmann, *Das Lukasevangelium, erster Teil, Kommentar zu Kap. 1,1 – 9,50*, Freiburg, Basel, Wien, Herder, 1969, p. 21. La démonstration est faite par H. H. Oliver, « The Lucan Birth Stories and the Purpose of Luke-Acts » in *New Testament Studies* 10, 1963/64, pp. 202-226). Ainsi, les deux premiers chapitres de l'Évangile, selon Luc, mettent en exergue *la continuité et le dépassement* de Jésus par rapport à Jean-Baptiste, le plus grand prophète de l'AT (pour bien saisir cette structure littéraire de continuité et de dépassement on notera surtout le récit sur la conception miraculeuse de Jésus : le narrateur raconte l'action de Dieu en l'arrangeant à la lumière de la prophétie d'Es 7,14 selon la LXX).

Ces récits programmatiques (Lc 1-2 et Ac 1,8) permettent de bien cerner la conception lucanienne du temps. Celle-ci est, entre autres, élaborée par l'*anachronie*. En d'autres termes, la narration comporte un temps synchronique (l'arrangement thématique) qui, dans la perspective du narrateur, vaut pour un temps diachronique (l'arrangement chronologique). Luc joue donc avec le temps, il oscille constamment entre la narration historique, lieu de l'altérité, et la méditation, lieu de la réflexion du sujet. Si je me suis donc permis d'entrelacer ma narration avec la méditation, c'est en suivant les traces de Luc (pour plus de précisions, voir Daniel Marguerat, « Raconter Dieu, L'évangile comme narration historique » in *La narration*, op. cit., p. 96). Voir le complément aux notes de bas de page.



mais non pas pour lui – car la nouvelle création est déjà là, présente.

La colombe s'est envolée et plane encore une fois sur les ténèbres²⁴. L'Esprit est répandu.

L'obscurité n'est pas évacuée, chacun de nous bute sur sa résistance, ces ténèbres où nous nous brisons, où l'illusion de devenir un petit dieu s'éclate en fracas.

Mais l'Esprit est répandu... Sur qui ? Sur les hommes.

La nouvelle création vient. Où cela ? Dans ce monde ; et là où l'Esprit est versé, là où le Royaume vient, Jésus rappelle les morts dans le monde. Là où Jésus le Christ se tient, le monde respire la résurrection.

« Lève-toi » dit Jésus à Jean-Pierre Isaac.

(*S'adressant aux auditeurs*) Lève-toi ! Saisi par la foi, traverse le mur de la mort, de l'angoisse, du non-sens et de la culpabilité. Ton expérience, ta raison seront bouleversés. Tu renaitras à l'espérance vivante.

Comme Salomé Isaac, tu expérimenteras que connaître Dieu, c'est souffrir de Dieu ; et lorsque tu souffriras de Dieu, il renversera ton existence : en dépit de tes douleurs, tu renaitras à sa vie...²⁵

²⁴ Cette proposition que je dois à Paul Schütz n'a pas de sens strictement logique ou diachronique en soi ; elle veut évoquer à la fois le baptême de Jésus et la création en Gn 1, et peut-être va-t-elle même connoter la colombe de Noé, sinon la colombe de la paix. J'ai inséré cette proposition comme une image invitant à la plurivocité. L'image peut faire coïncider des réalités (sub)conscientes sans qu'il y ait forcément contradiction dans l'esprit de l'auditeur.

²⁵ Le *pari théologique* implicite de cette prédication a été le suivant : une théologie de la résurrection ne pourra se dire qu'en fin de parcours d'une théologie de la croix. Ainsi, la résurrection du fils de la veuve de Naïm ne s'est dite qu'après la résignation face au réel de la mort qui transparaissait à travers le deuil. J'ai voulu associer l'auditeur au parcours de la mort, « cette mort horrible qui nous laisse encore un peu vivant avant la mort... castration suprême » et cependant butée nécessaire avant l'annonce de la résurrection (M. Dethy, *Introduction à la psychanalyse de Freud*, Lyon, Chronique Sociale, 1990, p. 119). Comme Jésus a échoué à la croix avant d'être ressuscité, le chrétien vivra toujours à nouveau la rupture de toute quête prométhéenne avant que l'espérance de la résurrection ne le mobilise en vue de la nouvelle création. Voir le *complément aux notes de bas de page*.



COMPLÉMENT AUX NOTES EN BAS DE PAGE

Note 5 : Sur le plan ontologique et herméneutique, le surgissement insolite de la femme pose la question du rapport entre l'interprète humain (bien installé dans son fauteuil avec sa bière) et l'intrusion d'une réalité qui n'est pas la sienne. La problématique que je pose ainsi est ancienne : il s'agit du rapport entre une « *identité* » subjective qui se situe face à l'altérité, tel un événement fort, l'histoire ou le texte biblique (il s'agit ici d'une problématique qui découle de la question épistémologique plus générale du rapport entre le « *sujet* » et le « *l'objet* »).

Comment faire face à cette *tension entre l'identité (moi, le sujet-interprète) et l'altérité (l'événement, le texte ou l'histoire)* ? D'une part, je considérerai la narration du texte lucanien et celle de ma prédication comme *lieu de résistance*, donc en tant que *pôle d'altérité* (cf. complément à la note 22). D'autre part, ma prédication méditera constamment sur la narration. Ces méditations seront comprises comme lieu de la réflexion du sujet, lieu critique qui met en exergue l'articulation élémentaire de la narration, c'est-à-dire son identité, telle que le sujet l'a appréhendée. Cette narration méditative, ou encore, cette altérité identifiée, se risquera donc à « *mettre en relation des horizons de signification apparemment incompatibles* », c'est-à-dire l'horizon du narrateur lucanien, le mien, et celui de qui s'expose à la narration méditative (J.F. Habermacher résumant la théologie narrative de E. Jüngel in « *Promesse et limites d'une "Théologie narrative"* » in *La narration, op. cit.*, p. 74. Je cite cet auteur en élargissant le sens de son affirmation).

Note 20. La structure interprétative « *question-réponse* » peut être située en *analogie* (identité partielle, partielle non-identité) avec le mode de pensée de P. Tillich. Dans cette perspective, je considère que la révélation de Dieu (qui, ici, consiste dans la résurrection du fils de la veuve de Naïm) se situe dans un rapport de corrélation avec l'histoire interprétée par les hommes (représentée ici par la mort du fils et l'interprétation que l'homme en fait).

Cela veut dire en langage symbolique : Dieu crée l'homme, avec la potentialité de ses questions ; une fois ces questions posées par l'homme, Dieu y répond, et sous



l'impression des réponses de Dieu, l'homme pose ses questions. (cf. P. Tillich, *Systematische Theologie* I, p. 76ss.).

Par conséquent, notre prédication ressemblera à une ellipse avec deux foyers : le premier foyer représente la *question existentielle* de l'homme au sein de son histoire herméneutique, le second la *réponse théologique*. Toutefois, cette structure corrélatrice ne devra pas être confondue avec l'ontologie tillichienne. Je me rallie plutôt à J. Moltmann qui situe l'aventure du processus herméneutique en Dieu *tout en niant la théologie naturelle* : l'homme ne peut pas connaître Dieu à partir d'un donné universel quelconque (cf. Wolfgang W. Müller, *Das Symbol in der dogmatischen Theologie*, op. cit., 126ss.).

Note 22. La lecture du texte biblique (Luc 7,11-17) est intervenue dans le dernier tiers de la prédication et a fait coupure avec la narration méditative et ma propre herméneutique qui la soutenait. La narration méditative a été rompue par la résistance du texte reçu et identifié comme véhiculant la fonction de *norma normans*. Cette affirmation apparemment contradictoire (la narration biblique fait coupure avec ma prédication narrative) peut s'élucider à partir de la thèse suivante. J. Ansaldi, désignant la fonction des Écritures en relation avec le savoir « imaginaire » de la théologie, pose : « *Les Écritures, dans la fermeture du canon, font altérité irréductible, creusant la dimension de la finitude et balisant l'espace des possibles* qui ne sont pas pour autant ramenés à l'unité mais pas non plus ouverts à l'infini. » La lecture du texte biblique intervient donc comme coupure symbolique (de langage) et ramène ma prédication narrative à la narration biblique, reçue dans la « fermeture de son canon » (J. Ansaldi, *L'articulation de la foi, de la Théologie et des Écritures*, Paris, Cerf, 1991).

Note 23. Je précise que la méditation a ici la fonction d'une *réflexion critique*. Peut-être se posera-t-on alors la question : « Comment la méditation peut-elle correspondre à un lieu critique ? N'est-elle pas plutôt un espace où l'esprit fonctionne surtout sur le mode imagé, image qui lui permet le sacrilège discursif de créer des coïncidences d'entités conventionnellement opposées ? » Sans nier ce danger, l'on pourra aussi tenir compte du fait que la méditation est critique



dans la mesure où elle discerne l'agencement logique d'une narration qu'elle peut interroger.

Ainsi, la méditation peut être le lieu d'une ontologie, c'est-à-dire d'une mise en perspective des *instances fondamentales qui structurent la narration*. La méditation peut devenir un lieu d'*abstraction* qui met en exergue les *articulations* de la contingence historique dont le récit est tributaire. La narration étant réduite à sa structure élémentaire par la méditation, l'individu pourra alors effectivement être critique en appréhendant sa cohérence ou son manque de cohérence.

Note 25. Une telle structure de pensée suscitera peut-être l'objection si la *rupture* inhérente à une théologie de la croix n'est pas en rapport de contradiction avec la *continuité* d'un schéma « question-réponse » utilisé pour interpréter la péricope de Luc 7,11-17 (voir la note 11). Cette question se pose dans la perspective du débat entre K. Barth et P. Tillich sur le thème de la révélation de Dieu.

On se souviendra alors que pour P. Tillich, la continuité corrélatrice entre l'homme et Dieu inclut fondamentalement la rupture et la surmonte toujours à nouveau : L'homme est saisi par la grâce de Dieu *en dépit de* la menace du non-être. Pour J. Moltmann par contre, dont j'ai suivi les traces, c'est *l'amour* de Dieu qui embrasse eschatologiquement la rupture et par là la surmonte définitivement. Par cet acte d'amour, Dieu *crée* une *continuité nouvelle*. La continuité n'existe pas en tant que telle. C'est donc *l'amour de Dieu* qui devient le lieu unificateur en dépit de la rupture.